

Marcel Legoux
148 rue Legendre Paris 17ème

Récit de mes évasions

Vers le 20 mai 1940, souvent en arrière de la division dont il couvrait le repli de Belgique, mon régiment regagnait la France. Encerclés à Haubourdin, faubourg de Lille, nous y avons tenu un siège de quelques jours, jusqu'au 31 mai 1940 à minuit, quand nous dûmes cesser le feu faute de munitions.

C'est alors que commença ma captivité, ou plus précisément le lendemain matin, car les Allemands souhaitent nous rendre les honneurs de la guerre, tinrent à ce que nous déposions officiellement les armes le 1er juin à 6 heures. Le cérémonial nous a contraints à traverser Lille en ordre, au pas cadencé pendant les 6 km durant lesquels l'Etat Major et les troupes allemandes figées au garde à vous nous rendaient les honneurs de la guerre.

Toujours à pieds, mais sans cadence cette fois, nous fûmes dirigés dans la même journée sur Tournai en Belgique. De là, par wagons à bestiaux hermétiquement fermés pendant quatre jours, avec une boule de pain par personne, nous traversâmes la Belgique et la Hollande pour arriver dans un camp de triage situé en Allemagne près de Baden.

Lavés, triés, dépouillés et numérotés, on nous répartit ensuite sur différents Stalags. C'est ainsi que j'arrivai au VII à Moosburg vers août 1940. J'oublie aujourd'hui le matricule qui me fut alloué dans ce camp, mais me souviens parfaitement qu'alors je compris que notre libération n'était pas aussi proche que les Allemands nous le disaient. J'envisageais donc l'évasion, me déclarais volontaire pour le travail et procédais à l'achat de l'équipement : carte, boussole, aliments, etc.

1^{ère} tentative d'évasion

Courant novembre 1940, je partais pour un kommando situé près de Munnich.

A cette époque, nous ignorions les représailles qu'encourait une tentative d'évasion, aussi trouvais-je difficilement un compagnon de route. Ce fut finalement « Bébert le Tatoué », un ancien « bataillon d'Afrique », bien connu des évadés par la suite, car lui-même fit ultérieurement de nombreuses tentatives d'évasion.

Le 17 décembre 1940 au soir, après l'appel et entre deux rondes de sentinelles, nous coupons les barbelés de la fenêtre devant le mutisme inquiet de nos compagnons de chambrée, puis les barbelés extérieurs du kommando. Nous nous rendons ensuite à un atelier ferroviaire où nous savions trouver des vêtements de travail ainsi qu'un sac d'outils et un jalon d'arpenteur qui, sur notre dos, complètent notre allure d'ouvriers.

Nous marchons cinq jours sur ou à côté de la route nationale N°3 Munich-Bregenz. Il fait très froid, notre pain s'est gelé dans notre musette, nous devons le casser ne pouvant le couper. Nous nous reposons dans les granges. Un soir, nous avons sauté dans un camion vide allant dans notre direction et l'avons quitté quelques 20 kilomètres plus loin lorsque nous nous sommes aperçus qu'il était conduit par des soldats allemands.

A pieds, nous arrivons à Lindau, et le 22 décembre, nous contournons Bregenz par les faubourgs. A 16 heures, nous voyons la frontière dont nous sommes déparés de 300 mètres. Il est trop tôt pour la passer, d'ailleurs il ne faut point la passer là. Il nous faut faire demi-tour, mais nous entendons une motocyclette. Impossible de nous cacher : en face un poste douanier, à droite des maisons, à gauche un bois, mais à une centaine de mètres et couvert d'une épaisse couche de neige ; derrière nous la motocyclette qui d'ailleurs s'approche conduite par un gendarme qui s'arrête et de mande : « vos papiers ».

Le soir, nous couchons à la prison politique de Lindau où nous restons quelques jours. Le 26 ou 27, retour au Stalag VII . Séjour à la baraque disciplinaire 40, interrogatoire, puis de nouveau ba-

raque 40 et 15 jours de cellule.

2^{ème} tentative d'évasion

Vers mars 1941, un convoi de prisonniers réfractaires est formé au Stalag VII A pour se rendre au XI B. J'en fais partie.

Nous sommes 60 ou 70 dans un wagon bien fermé. Malgré les fouilles, j'ai conservé une carte ; je propose l'évasion. Les volontaires ne manquent pas, d'ailleurs. Nous décidons de sortir par la fenêtre. Ce n'est guère facile, nous n'avons pour tout outil que notre couteau. Enfin, dans la nuit, la fenêtre s'ouvre, nous attendons que le train ralentisse, puis nous sautons. Nous sommes près de Wursbourg, presque tous les prisonniers du wagon ont sauté. Je fais équipe avec Pavlik et un autre prisonnier dont j'oublie le nom.

Nous marchons six jours, quelquefois dans une gare de triage nous prenons un train de marchandises, mais ils vont lentement ; d'ailleurs ils s'arrêtent à toutes les gares. Dans l'une d'elles, près de Ems, les cheminots nous découvrent. Ils appellent à l'aide, nous essayons de fuir, mais les soldats accourus nous font sommations.

Ils nous arrêtent et nous conduisent dans le camp de Düren. Quelques jours après, ils nous dirigent au Stalag XI B, on me donne le matricule 113 298.

Baraque disciplinaire n°8. Interrogatoire avec « aveux spontanés », bien que nous n'ayons rien à cacher. 21 jours de cellule, de nouveau baraque 8 et enfin au kommando disciplinaire 1 655.

3^{ème} tentative d'évasion

Bien que peu de prisonniers, 60 ou 80 au plus, aient connu le kommando 1 655, il n'est pas douteux que celui-ci figure sur la liste des camps d'atrocités allemandes. Le sous-officier allemand, chef de ce kommando, était une sorte d'athlète, doué d'une force peu commune. Âgé de 55 ans, il n'était pas mobilisable à cette époque, néanmoins il s'était engagé volontaire pour la garde des prisonniers de guerre français. Pendant la première guerre mondiale, il avait été lui-même prisonnier de guerre en France et en gardait probablement un très mauvais souvenir, bien qu'il eut été difficile qu'il ait pu subir un régime plus draconien que celui qu'il nous fit souffrir, au moins pendant la période où je fus sous sa garde.

Nous connaissions bien la cravache ainsi que ses poings et le canon de son revolver, le plat des baïonnettes des sentinelles et leurs bottes. Il me suffit de dire ici que tous les jours, au matin nous allions travailler au pas cadencé, en rang par trois. Invariablement, les trois ou quatre derniers rangs de la colonne étaient composés chacun de deux hommes valides soutenant entre eux un blessé de la veille au soir ou de la nuit, car les séances de « culture physique » n'avaient pas d'heures, ou plutôt les avaient toutes en dehors de celles du travail. A l'issue de chacune d'elles, nous avions des blessés à ramasser et à soigner. Il était fréquent en outre que le nombre de blessés augmente au cours du trajet pour aller au travail, car nul n'était exempt du pas cadencé, pas même ceux qui portaient les blessés, au contraire, chaque faute de pas incluait irrémédiablement une grêle de coups de plats de baïonnette et de bottes.

J'ai retrouvé dans ce kommando « Bébert le Tatoué », il y avait aussi d'autres anciens « bataillons d'Afrique », mais eux comme nous s'isolaient quelquefois pour pleurer. S'il fut un camp où l'évasion était particulièrement difficile, ce fut bien celui-ci.

Cependant, un jour, le 6 octobre, l'un de nous trouva une lame de scie à métaux. Le soir même, car nous n'aurions pas pu la cacher longtemps en raison de la fréquence des fouilles, nous coupons les barreaux de la fenêtre et, sans carte, sans boussole, sans vivres ou si peu, nous partons mais nous ne sommes que sept¹, les autres ne veulent pas se risquer. Les conséquences en effet seraient très graves si nous étions repris près du kommando. Tout d'abord, nous ne cherchions qu'à fuir ce camp. Si les gardiens, qui commençaient déjà à tirer sur nous, nous avaient repris, il est cer-

1 Elie Pavlik et Paul Bonon dans leurs attestations évoquent dix évadés dont : Gilbert Dercourt d'Amiens, Raymond de Coninck de Clastres, Jean Guidez de Lens et Edmond Facon de Saint-Quentin.

tain qu'ils nous auraient fusillés.

Sans carte et sans boussole, nous ne pouvions faire le chemin qu'en wagon de marchandises. Nous nous divisons en plusieurs groupe, j'emmenais Paul Bonon. J'oublie le nom de la gare de triage où nous trouvons tout d'abord un wagon contenant des boîtes de conserve, desquelles nous nous approvisionnons, puis un train allant à Mannheim. Nous le prenons, mais l'abandonnons assez rapidement en raison des trop longs arrêts qu'il fait dans chaque gare. Nous marchons à pieds, reprenons d'autres trains, toujours les wagons de marchandises et la nuit, car nous sommes revêtus de nos uniformes de P.G. C'est ainsi que dans cette tenue et toujours en wagon, nous sommes repris le 13 octobre 1941 à notre première destination : Mannheim.

Après quelques jours d'internement dans l'une des prisons de la ville, les Allemands nous envoient au Stalag XII A en transit.

4^{ème} tentative d'évasion

J'arrivais au Stalag XII A le 17 octobre 1941. Les circonstances me permirent de tenter le jour-même une nouvelle évasion. Ce fut hélas ma plus courte et ma plus vaine.

Je rencontrai en effet à la baraque disciplinaire du camp plusieurs amis de mes baraques disciplinaires antérieures. Dès que je leur eus dit mon intention de repartir dans les plus brefs délais, ils me procurèrent pinces, carten boussole et un minimum de vivres. Ils m'indiquèrent également, sur la carte du camp, l'endroit des barbelés où l'évasion semblait la plus favorable. Cet endroit était situé près de l'infirmerie, laquelle se trouvait hors l'enceinte des baraques des prisonniers. Il fallait passer cette enceinte : une porte de barbelés, une guérite et une ou deux sentinelles, là n'était pas la difficulté ; je la passai, ou plutôt nous la passâmes, Paul Bonon et moi, dans une corvée de soupe. Le plus difficile à ce moment restait à nos camarades qui devaient, à l'appel du soir, nous faire porter présents. N'y parvinrent-ils pas ? Je ne le sus jamais. Toujours est-il que l'alerte fut donnée dans le camp.

La nuit tombée, vers 7 heures du soir, nous étions Paul Bonon et moi dissimulés dans un contre-bas, près et à l'intérieur de la dernière ligne de barbelés qu'il nous restait à couper. Une activité anormale régnait dans le camp. Nous apercevions les sentinelles plus nombreuses que ce que nous prévoyions trouver ; nous les sentions aussi plus affairées qu'elles n'étaient de coutume. Derrière nous, dans le camp, profusion de lumières et de bruits qui nous rappelaient certains appels nocturnes. Pas de doute, l'alerte avait été donnée ; nous attendons en vain que cette activité se relâche. Il n'en est rien, au contraire : à 3 heures du matin, nous entendons les chiens aboyer ; cela devient plus grave, car ceux-ci sont sans pitié. De toute façon, cette évasion est manquée. Nous nous rendons à l'infirmerie où nous nous dissimulons dans un couloir. Vers 5 heures du matin, nous sommes découverts. Les Allemands sont nerveux : les représailles sont corporellement très sévères, puis on nous met en cellule.

Trois jours après, nous sommes renvoyés au Stalag XI B où nous purgeons 28 jours de cellule. Je me souviens qu'au cours de cette punition, j'ai assisté à l'exécution d'un prisonnier, fusillé à bout portant par une sentinelle, pour avoir refusé de mettre les mains dans le dos pendant le quart d'heure quotidien de promenade en cercle.

5^{ème} tentative d'évasion, évasion réussie

En février ou mars 1942, dans un convoi de prisonniers réfractaires, je fus envoyé au Stalag 325, à Rawa-Ruska. Volontaire pour le travail, je quittai ce camp après un mois ou deux de séjour, pour celui de Tarnopol. Enfin, vers juin 1942, je fus envoyé au kommando agricole de Plotitz².

Nous étions environ 80 prisonniers dans ce kommando, parmi lesquels je retrouvais Pavlik, un ancien compagnon d'évasion. Une dizaine d'Allemands étaient chargés de notre surveillance, tant dans le camp qu'au travail dans les champs. Début août, je décidais avec Pavlik de tenter l'évasion. Nous nous sommes faits porter malades et nous avons été exemptés de travail pour dix jours.

2 Selon Georges Audiget dans son attestation, Plotitz était un kommando qui dépendait du sous-camp de Tarnopol.

Seuls dans les dortoirs pendant la journée, nous perçons les deux murs d'une cheminée attenante à une pièce désaffectée. Nous travaillons à tour de rôle à l'insu de nos camarades, l'un de nous deux devant faire le guet, les visites de nos gardiens sont fréquentes et ceux-ci doivent toujours nous trouver souffrants au lit. Je ne me souviens plus de la maladie de Pavlik, quant à moi, je souffrais pour la circonstance de rhumatismes articulaires.

Le 1^{er} août 1942³, notre travail est terminé. Nous faisons part à nos camarades de notre intention de nous évader, offrant à ceux qui le désireraient de nous accompagner. Neuf prisonniers nous suivirent : Albert Soulier, Audiget, Ternus, Touboul, Perrigault⁴. J'oublie aujourd'hui les noms des autres, nous étions donc onze. Un seul n'arriva pas en Roumanie, je ne me souviens que de son surnom : Bouboul.

Le passage de la cheminée dure plus d'une heure car, dans la pièce voisine, près de la cheminée, il y avait un tas de carreaux de faïence qui, s'il s'était écroulé par mégarde, eut donné l'éveil aux sentinelles. Nous nous rassemblons dans la pièce, puis nous nous échappons par la fenêtre après la ronde d'un gardien. Nous marchons ensuite ensemble jusqu'au matin du 17. Notre groupe était trop nombreux pour que nous ne nous fassions pas remarquer, aussi proposais-je de nous séparer. Je continuai avec Pavlik comme co-équipier.

Nous ne marchions que la nuit, nous dissimulant le jour dans les bois. Le couvre-feu avait lieu à 20 ou 21 heures et la loi martiale était en vigueur. Deux fois, nous fûmes l'objet de course à l'homme, la police tirait. Nous atteignîmes le Dniestr le 22 août au matin, à environ 30 km en amont de Mohilev⁵. Nous avons attendu une matinée dans un bois près du fleuve, puis à midi, nous l'avons traversé à la nage et nous nous sommes retrouvés en Roumanie.

Nous avons encore marché deux ou trois jours, puis nous nous sommes rendus auprès des autorités consulaires françaises de Cernauti où un chaleureux accueil nous a été témoigné. Quelques jours plus tard, nous recevions à leur tour nos camarades Audiget, Touboul, Perrigault, enfin tous sauf Bouboul.

Mon intention était de rejoindre les troupes combattantes, mais emmené à Bucarest par les soins du Consulat de France, dans un état physique assez déprimé, j'acceptai de rester quelques temps en Roumanie où j'eus le plaisir de remplir diverses missions que me proposèrent l'Institut Français de Bucarest, puis le Lycée Français de Bucarest. En fait, captivé par ces missions, je suis resté en Roumanie jusqu'en novembre 1944, avec la conscience d'y servir la France dans son œuvre de propagande intellectuelle.

Marcel Legoux,
Paris, 4 juin 1954

3 Elie Pavlik situe l'évasion au 16 août au soir après l'appel.

4 Marcel Lechevestrier a également attesté qu'il faisait partie des 11 évadés de Plotitz.

5 Mohyliv-Podilskyi en ukrainien aujourd'hui.